Du mois de septembre 1939 au 8 mai 1945…

c'était la guerre.



Mais la guerre n'empêchant pas les gens de s'aimer,
de nombreux enfants naissent en 1945, 1946…





Parmi eux : Alain.
Alain grandit, et, en 1953 :



En 1953, les garçons portent des culottes courtes, même en hiver, et s'appellent Alain, Michel, Gérard, Jean-Paul, René, Marc, Bernard, Guy, Jacques…
Les filles sont en robe ou en jupe et s'appellent Monique, Nicole, Solange, Yvette, Chantal, Gisèle, Mireille, Françoise…



En 1953, il n'y a pas d'ordinateurs, presque pas de télévisions, peu d'automobiles et donc pas d'autoroutes. Il n'y a pas de super ni d'hypermarchés, pas de jouets en matière plastique. Rares sont les familles qui possèdent un réfrigérateur, encore plus rares celles qui ont le téléphone.

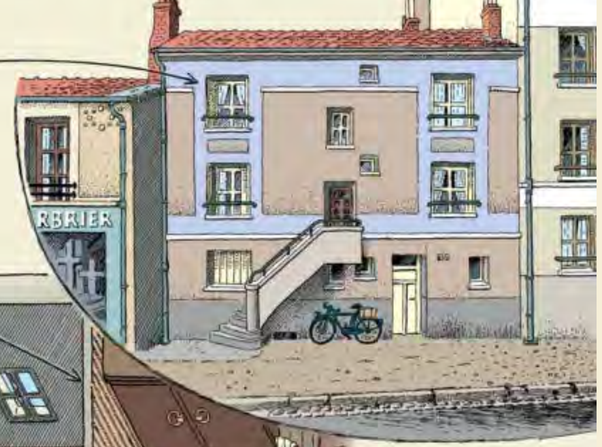
Mais en 1953, partout en ville, dans les faubourgs et les banlieues, on trouve des cinémas.

À quoi la vie d'un garçon de huit ans ressemble-t-elle, cette année-là dans une ville de France ?



Alain Moret habite au 151, rue Jean-Jaurès.
En plus de monsieur et madame Chavenon, propriétaires de la maison, trois familles et deux vieux couples s'y entassent : les Rigault, les Rongère, les Moret, les Minard et les Dutour.

Lucienne et Raymond Moret occupent avec leur fils cet appartement de trois pièces.



Pages de journaux soigneusement découpées.

Monsieur Dutour découpant soigneusement des pages de journaux.

Le coffre à jouets d'Alain (les propriétaires ont permis qu'il soit sur le palier).

Le martinet.
Comme chez beaucoup de familles, il est là, menaçant.
Une seule fois, Alain a senti la morsure des lanières de cuir sur ses cuisses.
Nous verrons à quelle occasion.

Le «cosy-corner».

Le canapé transformable.

La glacière.

Le fourneau à charbon.

Les bouillottes.

La machine à coudre.

Les W.C. sont sur le palier, et servent à plusieurs locataires.

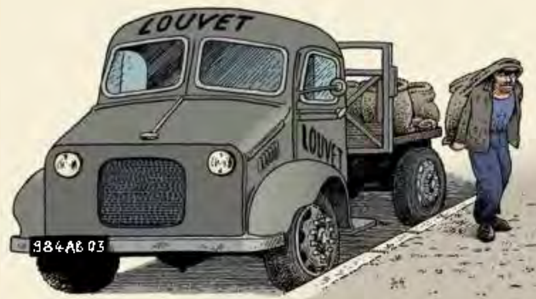


Il n'y a pas de salle de bains.
On fait sa toilette dans la cuisine.





Alain dort au salon. Ses parents ont leur chambre. Seule la cuisine est chauffée par le fourneau. Alain va à la cave remplir le seau à charbon.
Il est fier d'accomplir cette mission. Il n'a pas peur.





Il a juste un peu peur des charbonniers.

Les soirs d'hiver, toute la famille se serre au chaud dans la cuisine pour écouter la radio.
Les émissions les plus populaires sont : « Zappy Max… ça va bouillir ! » et « La famille Duraton ».

WOUOUOUOUOOO…

Mais depuis huit jours, Alain et ses parents suivent avec passion « Le chien des Baskerville », un drame épouvantable.

Vers huit heures et demie du soir, on remplit d'eau chaude des bouillottes que l'on glisse dans les lits pour réchauffer les draps. On se couche sous d'épais édredons.

Quand il fait très froid dehors, des fougères de glace apparaissent sur les vitres, aux fenêtres.

En été, le matin, monsieur Jean passe livrer la glace.
Sa voiture contient une petite banquise en train de fondre et elle dégouline d'eau froide. Monsieur Jean découpe de lourds « pains » de glace qu'il faut emporter bien vite, enveloppés de toile de sac.
C'est monsieur Dutour qui s'en charge pour les Moret, car le père d'Alain est parti dès six heures et demie à son travail.

MARBRIER

VITRIÉÉÉR…

GLACIÈRES DU CENTRE

ERNEST !

VOUAIS !

Prends-en deux !

Là !

Merci, monsieur Dutour !

Le pain de glace est placé dans la glacière, meuble monumental, ancêtre du réfrigérateur.
Il faut souvent recommencer l'opération.

Monsieur Jean est une « gueule cassée ». Il a été blessé à la guerre. Pas celle de 1939-1945, mais celle de 1914-1918.
Monsieur Jean parle avec une voix de petite fille.

Entre la maison d'Alain et l'église Sainte-Jeanne-d'Arc, on ne compte pas moins de quatre épiceries, trois boucheries (dont une chevaline), deux charcuteries, deux boulangeries, une pâtisserie, une crémerie, deux salons de coiffure, un marchand de journaux, une pharmacie, trois bistrots, une cordonnerie, une mercerie, une blanchisserie, un électricien, une droguerie, une quincaillerie, un garage, un fleuriste, et un marbrier tailleur de pierre, car le cimetière n'est pas loin.



Alain va "faire les commissions". Sa mère lui a donné mille francs (un pain vaut 48 Frs, une livre de beurre 410 Frs, un œuf 15 Frs…). Elle lui laissera "la monnaie des commissions", qu'il glissera dans sa tirelire.

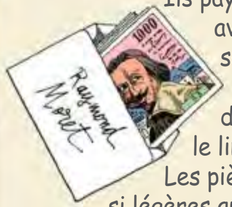


Nous sommes le 2 juin 1953. Les gens attroupés devant la boutique de l'électricien assistent au couronnement de la reine d'Angleterre, en direct, à la télévision (la seule du quartier).





Les parents d'Alain ne connaissent ni les chèques, ni les cartes bancaires. Ils travaillent tous les deux, et reçoivent chaque mois ou chaque semaine une enveloppe contenant leur salaire.



Ils payent tout ce dont ils ont besoin avec de l'argent, en «espèces sonnantes et trébuchantes». Ils ont quelques économies dans une boîte cachée parmi le linge, dans l'armoire. Les pièces de un franc sont si légères qu'elles peuvent être emportées par le vent, comme des feuilles mortes.

